

## LETTRE DE M. R. BASSET À M. BARBIER DE MEYNARD.

Je viens de recevoir de M. R. Basset, chargé d'une mission relative à l'étude des dialectes berbères, une longue lettre d'où j'extraits les passages les plus intéressants. Après avoir exploré le sud oranais et les frontières nord du Maroc, M. Basset s'est arrêté à Tétouan pour y compléter ses recherches et rédiger le rapport officiel du voyage scientifique qu'il vient d'accomplir.

B. M.

Tétouan, 20 mai 1883.

Cher Monsieur,

Depuis mon départ de Tlemcen, j'attendais une occasion de vous entretenir de nouveau des résultats de la mission qui m'a été confiée. Je vous adresse à la hâte ces premiers renseignements.

A Tlemcen, n'ayant pas réussi à mettre la main sur un des Beni-Snouss qui parlent chelh'a et ayant appris qu'au nord de Lalla Marnia et de Nedromah le berbère a absolument disparu, je songeai à me mettre en route pour le Maroc et j'allai m'embarquer à Oran pour Tanger et les ports de la côte. Je passe sur les incidents du voyage. A Malilla, où notre bateau fit escale pendant une après-midi, je parvins à trouver un individu originaire des Guelâia (Rif marocain) qui, ne sachant pas de contes dans son dialecte, me traduisit de l'arabe quatre historiettes. C'est la méthode que j'ai adoptée de préférence à celle qui consiste à faire mettre tant bien que mal des phrases françaises en chelh'a.

A Tanger, il était assez difficile de mettre la main sur des Rifains : la famine qui désole le Maroc depuis quatre ans ayant chassé en Algérie ceux qui émigrent. On m'assura qu'à Tétouan je trouverais ce que je cherchais. En attendant, la veille de mon départ, je passai la soirée avec un individu des Guelâia relativement instruit, qui rectifia quelques-unes des données que j'avais recueillies à Mascara de la bouche d'un

homme absolument illettré sur les populations guelâia. Sauf un commencement de conte indigène, il ne put que me traduire de nouvelles fables arabes, mais il m'affirma, ce dont je commençais à douter, qu'il existait dans le Rif un *folklore* national. Malheureusement peu d'individus le connaissent en dehors de ceux qui restent dans leur pays, où il est jusqu'à présent impossible de pénétrer.

Le voyage de Tanger à Tétouan n'est pas absolument une partie de plaisir. Sans parler des chemins, qui ne sont souvent que le lit d'un torrent, il me fallut partir à six heures du matin par une pluie battante et cheminer ainsi à dos de mulet jusqu'à huit heures du soir, en compagnie de deux indigènes : un homme d'escorte et le gardien des mulets.

A Tétouan, je constatai encore une fois combien peu l'on doit se rapporter aux dires des indigènes. Toutes les tribus qui entourent la ville à une demi-journée de marche ne parlent qu'arabe; cependant les *Rouafa* (pluriel de *Rifi*, homme du Rif) viennent les jours de marché, et j'espère en voir quelques-uns. On désigne particulièrement sous ce nom les Berbères qui habitent du côté de Ceuta. Les recommandations du P. Lerchundi, arabisant espagnol que je vis à Tanger avant mon départ, me procurèrent, par l'intermédiaire des missionnaires espagnols établis ici, la connaissance d'un homme du Sous parlant le dialecte, par lequel je commençai l'étude du berbère, lorsque je publiai, il y a quatre ans, le poème de Çabi.

Pour utiliser mon séjour à Tétouan, je fais venir tous les jours El-Hadj Mohammed, et j'ai recueilli de lui une dizaine de contes chel'as roulant sur les trésors, les djins et les miracles des talebs.

Mes recherches sur les dialectes berbères ont plus de succès que celles sur les manuscrits arabes. Je vous ai déjà parlé de l'individu de Massah qui me conte chaque jour des miracles à faire pâlir la légende dorée de Jacques de Voragine; il m'a fourni en outre une nouvelle recension du poème de Çabi qui tient le milieu entre celle de Delaporte et celle que j'ai publiée. J'ai appris aussi qu'il existe dans le Sous un cer-

tain nombre de traductions d'auteurs arabes et d'ouvrages originaux en chelh'a ; parmi les premières, la Perle d'El-Ghazali, qui, si je ne me trompe, a été traduite en français par M. L. Gauthier; le Qorân, un livre de merveilles intitulé : *Itîda ouddounia*, le *Mouatta*; le manuel d'Ibn Ouisidan, dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque nationale; parmi les seconds, كتاب المصنف, la vie du fameux marabout Ben Naser dont Sidi Brahim a parlé dans la relation que j'ai récemment traduite; le poème de Çabi, etc. Les deux ouvrages d'Ibn Toumert, le fondateur des Almohades, que M. de Slane croyait exister encore en chelh'a, la *Morchidah* et le *Taouhid* sont inconnus. Je tiens de cet indigène en même temps des détails sur la distribution des dialectes berbères dans le Maroc.

Un Rifain de la tribu de Tamsaman m'a dicté aussi plusieurs contes dans le dialecte de son pays qui diffère légèrement de celui des Guelâia. D'après lui, chaque tribu du Rif (les Beni Bou Saïd, les Beni-Ouriar'eh, les Guelâia, etc.) parle une langue différente. D'après ces renseignements, une année d'études dans la province d'Oran, où émigrent les travailleurs de ce pays, à Tanger et à Tétouan, ne serait pas de trop pour arriver à la connaissance complète de ces dialectes.

L'agent consulaire Abd el-Latif m'a également procuré un taleb de Taroudant où l'on emploie un chelh'a légèrement différent de celui du Sous. Je dois à cet individu, outre deux contes, trois relations géographiques, si l'on peut leur donner ce nom, l'une sur le pays des Aïs Serghin (ou Serr'in), dont il est question dans la relation de Sidi Brahim, la seconde sur le Tafilet, et la troisième sur les pays qu'arrose le Saguïat el Homra, entre l'Oued Noun et le Sénégal. A propos de la première, je ferai remarquer que le nom des Serr'in (سرغيني) se retrouve dans le nom du village de Miserghin (سرغين) ou Miserr'in, près d'Oran. Ce fait ne doit pas nous étonner, car on rencontre des traces de la grande tribu des Mezr'an (مزغان) ou Mezr'anna à Alger (Djezaïr des Beni Mezr'anna), à Mazagran (تمغز عانت d'El-Bekri) près d'Oran

et à Mazagran du Maroc. Cette synonymie permettra de tracer plus tard le tableau des migrations des populations berbères.

Agréer, Monsieur, etc.

R. BASSET.

IN MEMORIAM

A. G. BURNELL.

வந்தகையடித்தவெங்கும

வாழ்புகழத்தேசமவிட.....டோ

ரிந்தியாமண்டலத்தி

விருந்தவனறிருமபிச்சேத.....தா

னெந்தகையடித்ததெண்ணி

யுலகெலாமுறுவலுற.....ற

நந்தமிழறியுமயாரோன

றிசைமகளமுதுநொந்தா.....ள

« Celui qui, après avoir quitté son pays que viennent sans cesse battre les vagues de l'Océan, et dont la réputation est partout florissante, avait habité un *mandala* de l'Inde, est mort après être revenu (en Europe); le monde savant s'est affligé à cette pensée : « Notre chef n'est plus! » Et Sarasvatî a pleuré, en disant : « Qui saura, désormais, le beau tamoul? »

JULIEN VINSON.

Paris, le 8 décembre 1882.